

l'office se termine comme brusquement par la récitation des vêpres.

Le Samedi, à proprement parler, n'a pas d'office spécial. Toutes les longues cérémonies qui se déroulent ce jour-là appartiennent à la nuit suivante, pendant laquelle on achevait de préparer les catéchéchumènes ; de là, les douze leçons de l'Ancien Testament, avant de se rendre aux fonts baptismaux pour en faire la bénédiction solennelle. Mais une partie singulièrement belle de cet office, c'est la bénédiction du feu nouveau, du cierge pascal et de l'eau bénite. On voit déjà poindre l'aurore de la Résurrection, car tout se rapporte à la fête de Pâques, et bientôt, pendant la messe et les vêpres solennelles qui y sont incorporées, on entend, à plusieurs reprises, les joyeux *Alleluia*.

Dans l'après midi, on chante les matines de Pâques, qui sont le dernier prélude du grand jour qui est la consommation glorieuse et la couronne des précédentes douleurs. Le contraste donne à cet office une beauté que n'a pas, nous sommes tenté de dire, le jour de Pâques lui-même. Puis vient le saint jour de Pâques, dont les imposantes solennités procurent les jouissances les plus pures à l'âme chrétienne qui a fait la paix avec son Dieu, et lui donnent un avant-goût du bonheur céleste.

---

#### COMMUNICATION.

---

M. le Directeur de la *Semaine Religieuse*,

Au nombre des bonnes pages dont est composée votre excellente *Semaine Religieuse*, une de celles qui m'ont plu davantage est celle intitulée : UNE FUNESTE ILLUSION, parue dans la livraison du 21 février dernier. Cependant je trouve qu'elle est incomplète, et veuillez me permettre de développer ma pensée.

La plus funeste des illusions, dites vous, est de croire que nos efforts pour le bien n'aboutissent à rien. Je renverse la proposition et je dis : une des illusions les plus funestes est de croire que la conduite isolée d'un homme, en matière blâmable n'a pas d'influence sur la marche générale de la société, sur son bonheur ou son malheur, sur sa tendance vers le progrès ou la ruine. Tout le monde convient sans peine que la mauvaise presse est un fléau, ou le plus grand fléau des temps modernes ; et cependant nous voyons une foule de catholiques encourager de leurs deniers des journaux impies, insulteurs habituels de nos croyances et de nos plus chères affections ! Dites leur, à ces catholiques peu réfléchis,